

À la découverte du Nord : *La rivière sans repos* de Gabrielle Roy

Carol J. Harvey

Volume 29, numéro 2, 2017

Territoire, langue et identité : présences nordiques dans l'Ouest canadien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042267ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042267ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Harvey, C. J. (2017). À la découverte du Nord : *La rivière sans repos* de Gabrielle Roy. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 29(2), 411–427.
<https://doi.org/10.7202/1042267ar>

Résumé de l'article

Depuis la parution en 1970 du sixième roman de Gabrielle Roy, *La rivière sans repos*, ni la critique littéraire ni le public ne lui a accordé beaucoup d'attention. Dans cet article, nous proposons une relecture du roman en vue de montrer à quels égards Gabrielle Roy était en avance sur son temps en mettant Elsa, une femme inuite, au centre de son texte. Après avoir rappelé brièvement la genèse du roman, nous étudierons les éléments-clés de la thématique: le conflit identitaire et le désarroi qui se produisent chez Elsa quand deux cultures sont en contact, l'ancienne et la moderne; la confrontation entre les valeurs traditionnelles des Inuit perçues comme inférieures et la culture moderne jugée supérieure qui représente le progrès, les sciences, la médecine et le matérialisme. Nous dégagerons par la suite certaines composantes des paysages du Nord qui appuient symboliquement Elsa et ses proches. Il ressort de cette étude que Roy voyait clairement le racisme et autres injustices du système colonial du Canada. Sans les dénoncer ouvertement, pourtant, l'auteure nous invite à lire entre les lignes de son roman et à en voir la portée idéologique.

À la découverte du Nord: *La rivière sans repos* de Gabrielle Roy*

Carol J. HARVEY
University of Winnipeg

RÉSUMÉ

Depuis la parution en 1970 du sixième roman de Gabrielle Roy, *La rivière sans repos*, ni la critique littéraire ni le public ne lui a accordé beaucoup d'attention. Dans cet article, nous proposons une relecture du roman en vue de montrer à quels égards Gabrielle Roy était en avance sur son temps en mettant Elsa, une femme inuite, au centre de son texte. Après avoir rappelé brièvement la genèse du roman, nous étudierons les éléments-clés de la thématique: le conflit identitaire et le désarroi qui se produisent chez Elsa quand deux cultures sont en contact, l'ancienne et la moderne; la confrontation entre les valeurs traditionnelles des Inuit perçues comme inférieures et la culture moderne jugée supérieure qui représente le progrès, les sciences, la médecine et le matérialisme. Nous dégagerons par la suite certaines composantes des paysages du Nord qui appuient symboliquement Elsa et ses proches. Il ressort de cette étude que Roy voyait clairement le racisme et autres injustices du système colonial du Canada. Sans les dénoncer ouvertement, pourtant, l'auteure nous invite à lire entre les lignes de son roman et à en voir la portée idéologique.

* Version remaniée d'une communication présentée lors du Colloque du Conseil international d'études francophones, qui a eu lieu à l'Université de Saint-Boniface du 8 au 12 juin 2015. Cette étude porte exclusivement sur le roman éponyme de *La rivière sans repos*, excluant les trois «nouvelles esquimaudes» qui le précèdent dans l'édition.

ABSTRACT

Gabrielle Roy's sixth novel, *La rivière sans repos*, has received little attention from either literary critics or from the public since its publication in 1970. This article proposes a fresh reading of the novel in order to demonstrate that, in a number of ways, Gabrielle Roy's story of Elsa, an Inuit woman, was ahead of its time. Following a brief overview of the genesis of the novel, we shall consider the key elements of Roy's themes: Elsa's conflict of identity and her utter confusion when placed in contact with two opposing cultures, ancient and modern: the confrontation between traditional Inuit values perceived as inferior and the "superior" modern values of progress, science, medicine and materialism. We shall then explore how Roy's depiction of the landscape of the North underpins the Inuit characters, anchoring them symbolically in their world. This study demonstrates that Roy was acutely aware of the racism and other injustices of Canada's colonial system. Rather than denounce them openly in her novel, however, the author invites us to read between the lines to discover the ideological significance contained in the novel.

La rivière sans repos est parmi les romans les moins connus et les moins étudiés de Gabrielle Roy. Lors de la publication en 1970 de cette œuvre située dans le Grand Nord canadien, la réception n'a guère été chaleureuse, comme l'affirme François Ricard dans sa biographie de l'auteure:

Des deux côtés de l'Outaouais, la critique et les médias se montrent plutôt distraits, tout préoccupés qu'ils sont par les œuvres beaucoup plus tonitruantes que propose alors la contre-culture en pleine effervescence. Comparé aux productions de la 'nouvelle écriture', le livre de Gabrielle Roy paraît décidément d'un autre âge et il se trouve peu de journalistes pour y prêter vraiment attention... La réception n'est pas meilleure à Paris, où la maison Flammarion publie *La Rivière sans repos* deux ans plus tard, en 1972. Le roman est un échec commercial, si bien qu'aucun autre titre de la romancière n'a paru de son vivant à Paris ni chez Flammarion ni ailleurs (Ricard, p. 492-3).

C'est seulement au Québec, où Beauchemin vend quatre mille exemplaires en moins d'un an, que ce livre connaît un certain succès. Pour ce qui est de la réception moderne de *La Rivière sans repos*, la bibliographie analytique que Lori Saint-Martin a établie des études critiques consacrées à Roy entre 1978-1997 nous apprend que le roman est resté une œuvre négligée. Son recensement compte vingt-deux livres et près de 335 articles (Saint-Martin, 1998, p. 11) dont neuf articles seulement sur *La rivière sans repos* – chiffre à comparer aux 80 articles sur *Bonheur d'occasion*. Selon toute évidence, ce livre n'est pas plus populaire aujourd'hui qu'il ne l'était hier. Et pourtant, tout comme *Bonheur d'occasion*, il s'agit d'un roman réaliste qui atteste des préoccupations sociales de l'auteur.

Cependant, certains concepts et approches modernes ont dégagé de *La rivière sans repos* des dimensions jusqu'alors insoupçonnées. C'est ainsi que ces dernières années des critiques ont relevé la portée idéologique du roman. Ils reconnaissent la vision profonde de Roy dans cette oeuvre : la problématique identitaire des Autochtones amenés à vivre entre deux cultures et deux systèmes de valeurs; les relations entre les peuples; l'exploitation éventuelle des riches ressources cachées sous les mers glacées du Grand Nord. Pour Richard Chadbourne, «Gabrielle Roy se révèle de plus en plus, avec le recul du temps, avoir été une des voix les plus prophétiques de notre époque.» (Chadbourne, 1991, p.78)

C'est dans cette optique nous nous proposons de relire maintenant ce roman négligé publié il y a quarante-cinq ans. Après un bref aperçu de la genèse du roman, nous voudrions analyser le parcours de la protagoniste inuite et de ses proches dans leur milieu socio-historique. De cette façon, nous pourrions évaluer à quels égards le monde isolé et quasiment clos créé par Roy reflète des réalités qui cadrent avec certaines de nos préoccupations et problématiques actuelles. En plaçant le roman dans le contexte des études postcoloniales et du récent rapport de la Commission de vérité et réconciliation, nous voulons jeter une lumière neuve sur les relations que le Canada entretient avec les Autochtones. Nous espérons éclairer la source des conflits qui continuent de préoccuper le Canada à l'époque actuelle. Ensuite, une étude du milieu naturel établira les liens étroits qui unissent les personnages inuits au monde naturel

dans lequel ils évoluent. Cela nous permettra de voir dans quelle mesure les éléments descriptifs du Grand Nord québécois, mis à contribution dans le tissu romanesque, permettent de répondre aux attentes du lecteur contemporain sur le plan esthétique.

GENÈSE DU ROMAN

Dans ce roman, Roy puise dans ses souvenirs d'un séjour de huit jours fait en 1961 au village inuit de Fort-Chimo, rebaptisé aujourd'hui Kuujjuaq, au bord du fleuve Koksoak, et situé non loin de la baie d'Ungava, en Inuvik au Grand Nord québécois. «Gabrielle s'y conduit en reporter, dit François Ricard dans sa biographie de l'auteure, elle visite les lieux, observe les gens, interroge les missionnaires et les agents du gouvernement, et prend des notes. Il en résulte un texte d'une trentaine de pages intitulé 'Voyage en Ungava'...» (Ricard, 1996, p.407). Dans un entretien avec Gabrielle Roy le 6 août 1969, Marc Gagné recueille les propos suivants, qui permettent d'affirmer que c'est bien ce voyage qui a donné lieu au roman :

Mon bref séjour à Fort-Chimo en 1961 m'a inspiré *La rivière sans repos*. J'ai d'abord visité le nouveau Fort-Chimo puis le vieux Fort-Chimo en compagnie d'un policier du reste très aimable. Pour ce faire nous avons forcément traversé la Koksoak. Parvenus sur l'autre rive, nous avons pénétré dans une maison pauvre mais propre. Une Esquimaude faisait la toilette de son fils. J'ai eu une impression qu'il était d'un sang mêlé. De là à imaginer dans mon récit, la relation avec le soldat américain – il y eut réellement des soldats américains pendant la dernière guerre, à Fort-Chimo – il n'y avait qu'un pas. L'Esquimaude portait une attention infinie aux cheveux du bébé; elle les bouclait avec un plaisir évident. Le bébé avait des cheveux blonds et fins, ce qui en soi racontait toute une histoire. (Gagné, 1973, p. 180-181)

Telle est la vignette prise sur le vif qui sera transformée par l'imagination de Gabrielle Roy dans *La rivière sans repos*, son roman situé dans le Grand Nord québécois. Comme nous l'avons montré ailleurs (Harvey, 1991, p. 31- 42 et 1996, p. 41-2), c'est une technique que Roy a employé à bon effet dans d'autres écrits. L'auteure fait éclater les structures statiques de son *Voyage en Ungava* pour faire du reportage un texte narratif dans lequel elle met en scène Elsa, une jeune femme inuite qui habite à Fort-Chimo, au bord de la rivière Koksoak, dans une communauté isolée de l'Ungava où les premiers Blancs se sont récemment

installés. Roy donne à la figure d'Elsa une dynamique qui structure le roman en trois parties. Dans la Partie I, après avoir été surprise par un G.I. américain de passage, Elsa donne naissance à un bébé aux yeux bleus et aux cheveux dorés. Elle est clairement attirée par la culture blanche et en vient à mépriser les mœurs de ses parents. Dans la partie II du roman, elle traverse la Koksoak et emmène Jimmy vivre selon les coutumes traditionnelles des Inuit dans le vieux Fort-Chimo, village quasiment abandonné où habite son oncle Ian qui avait refusé d'abandonner la vie d'autrefois. Mais l'aventure tourne mal, et ils doivent retraverser la Koksoak pour faire soigner Jimmy à l'hôpital des Blancs. Dans la partie III, Elsa s'installe avec Jimmy dans le village des Blancs, et ils adoptent tous deux les habitudes des Blancs. Quand Jimmy part aux États-Unis, Elsa quitte le village des Blancs pour s'installer dans une cahute abandonnée. Restée longtemps sans nouvelles de son fils, elle se réjouit en apprenant qu'il avait survolé en avion son village natal.

LA REPRÉSENTATION DES INUITS

ELSA

Roy dépeint Elsa avec toutes ses contradictions, ses bonnes qualités et ses mauvaises, comme une personne à part entière et non comme une femme «sauvage», ignorante ou inférieure, non comme l'*autre* stéréotypé tel que l'on se représentait les «Esquimaux» à l'époque où Roy a visité le Nord. En tant qu'indigène entrée en contact avec la civilisation des Blancs, Elsa est de ces minoritaires qui comme Sam Lee Wong ou Martha Yaramko dans *Un Jardin au bout du monde* semblent demander à l'auteure d'aller au-delà des apparences et de «raconte[r] [leur] vie» (Roy, 1994, p. 8). À cet égard, Roy se montre solidaire de cette minorité inuite, comme des autres marginaux - immigrants ou étrangers qui figurent ailleurs dans son œuvre. En outre, Elsa peut être considérée comme *autre* en tant que femme. Son histoire s'ouvre sur l'acte sexuel commis par le soldat américain, une liaison qu'elle subit sans plaisir, et qui détermine le cours de sa vie en faisant de la jeune fille insouciante une mère dévouée à son fils. Elle rejoint ainsi toutes ces femmes victimes de la condition féminine décrites par Roy – tante Thérésina Veilleux, gravement malade mais obligée d'accepter les enfants que Dieu lui envoie (*Rue Deschambault*); madame Pasquier, qui doit

garder le lit pendant toute sa grossesse (*Ces enfants de ma vie*); Maman, assoiffée de liberté mais prise au service de son mari et de ses enfants (*Rue Deschambault, La route d'Altamont*). En inscrivant une femme *doublement autre* au centre du discours, Roy se montre déjà en avance sur son temps.

Cependant, l'élément dominant du portrait d'Elsa est incontestablement la thématique du choc des cultures, du déchirement entre la fidélité à son héritage et l'attrait d'une vie moderne perçue comme supérieure. Les Blancs ont une présence importante à Fort-Chimo. En plus de la base américaine, le village compte le poste de police, la Mission catholique et le temple protestant, l'école, l'hôpital pour les soins de santé et les maternités, et le magasin de la Baie d'Hudson. Attirée par le prestige de ces établissements, Elsa est fière que son fils ressemble aux Blancs plutôt qu'à sa famille inuite : pour s'occuper de son bébé, elle suit les conseils de Mademoiselle Bourgoïn, l'infirmière en chef, plutôt que ceux de sa mère Winnie; et comme modèle, elle prend Madame Beaulieu, la femme du chef de police chez qui elle fait le ménage, et «Elle se trouv[e] privilégiée d'avoir l'occasion d'apprendre [chez elle] les raffinements de la vie.» (p. 123).

Clairement, Elsa intériorise les valeurs sociales des Blancs avec qui elle est entrée en contact. Justement, le discours politique et social de l'époque proclamait la supériorité de la culture blanche dominante – la civilisation – sur le primitivisme des Inuits. À travers les relations paternalistes que la communauté blanche entretient avec Elsa et les autres Inuits, Roy fait voir en filigrane le racisme auquel ces derniers sont exposés. Elle dévoile l'inégalité entre les deux races qui évoluent dans ce village du Grand Nord, elle montre les relations paternalistes des colonisateurs blancs envers les colonisés indigènes, elle fait voir l'attitude du soi-disant «civilisé» avec sa culture supérieure envers le «sauvage», dont la culture est dévalorisée. Dans ses rapports avec Madame Beaulieu, Elsa se conduit avec tant d'humilité qu'elle semble être dépourvue de statut social.

Et du fait de ces rapports de pouvoir, la civilisation blanche n'est pas sans danger pour les Autochtones. La génération des Inuits dont s'inspire Roy vit dans une situation précaire, assujettie aux autorités gouvernementales. «Que feras-tu donc le jour où [Jimmy] te sera enlevé?» lui demande le pasteur (Roy, 1995,

p.136), reprochant à Elsa de vivre uniquement pour son fils. Roy fait-elle allusion ici à ce qu'on appelle le *Sixties Scoop*? Cette rafle des enfants autochtones a commencé dans les années 1960 et a continué jusqu'à la fin des années 1980, sans le consentement de leur famille et parfois même à leur insu. Vingt mille enfants de Premières Nations, Inuits, et Métis ont été retirés de leur famille et confiés à des familles d'accueil blanches ailleurs au Canada, aux États-Unis et même en Europe. Il a fallu attendre le rapport de la Commission de vérité et réconciliation, paru en 2015, pour que toute la portée de cette politique assimilatrice soit exposée.

«Assurément, c'est du jour où on a voulu instruire [les Inuits] que sont nés les effarants problèmes qui confrontent aujourd'hui les Esquimaux et ceux qui leur veulent du bien», écrit Roy dans *Voyage en Ungava* (Roy, 2000, p. 121). Que ce soit par peur de la rafle ou non, Elsa reconnaît que «[s]i elle n'y prenait garde, les Blancs un jour ou l'autre seraient fort capables en effet de le lui reprendre – d'autant plus qu'il était un des leurs et qu'elle ne se reconnaissait pas des droits entiers sur lui» (Roy, 1995, p. 140). Elle se distance donc de la communauté blanche et part chez l'oncle Ian au vieux Fort- Chimo, décidée d'élever Jimmy à l'ancienne, expérience qui lui permet de renouer contact avec les traditions de son enfance et d'affirmer son appartenance et celle de son fils à la culture inuite. Mais la loi de l'époque était formelle : la présence à l'école était obligatoire pour tous les enfants en âge scolaire, blancs ou autochtones, et le chef de police vient chercher Jimmy pour le mettre à l'école. «Ne m'oblige pas à venir te chercher de force», dit-il à Elsa (Roy, 1995, p. 178). Or, l'école – et à plus forte raison le pensionnat, le plus souvent situé dans une ville loin de la maison et géré par des autorités religieuses – était l'instrument d'assimilation par excellence utilisé par des gouvernements successifs du Canada pendant sept générations, comme l'affirme le rapport de la Commission de vérité et réconciliation. Aliénés de leurs parents et souvent sujets à des abus d'autorité, les enfants, à qui on avait défendu de parler leur langue maternelle, perdaient leur identité culturelle. Bien que les enfants inuits de *La rivière sans repos* vont à l'école du village, Jimmy risque néanmoins d'être exposé à la langue et la culture anglaises, et devant cette menace, Ian, Elsa et Jimmy s'enfuient pour l'île de Baffin.

Ce voyage à travers la toundra se solde par un échec quand Jimmy tombe malade. Il faut rebrousser chemin, retraverser la Koksoak et retourner à Fort-Chimo le faire soigner à l'hôpital des Blancs. Une fois Jimmy guéri, l'appel insistant des valeurs 'modernes' se fait entendre. Elsa s'établit dans le village des Blancs et elle se met «carrément du côté des Blancs» (Roy, 1995, p. 193). Commence alors sa véritable acculturation. Prise dans l'engrenage de la société de consommation, elle s'habille et se nourrit à la mode des Blancs; et – comble d'ironie pour subvenir aux besoins et caprices de son fils, elle passe tout son temps à coudre des souvenirs 'esquimaux'. Mais les relations entre Blancs et Inuits restent toujours celles des colonisateurs supérieurs envers les colonisés inférieurs; quelles que soient les coutumes de la culture dominante qu'elle adopte, Elsa vit à Fort-Chimo dans un état d'altérité; elle sera toujours l'*autre* ignorée et dépréciée dans ce milieu. Après le départ de son fils, elle retourne vivre quasiment sans possessions, au jour le jour, au bord de la Koksoak. Perdue entre deux cultures, ses points de repère constamment modifiés, elle n'arrive jamais à régler son conflit identitaire. Elle reste à Fort-Chimo, aliénée de ses semblables mais pas pour autant assimilée à la société des Blancs. Son identité est fragmentée; au fait, elle est «arrêtée dans les limbes culturels entre les pôles de la tradition et du progrès» (Essar, 1991, p. 27-8).

Ce tiraillement identitaire est apparent aussi chez Jimmy, le fils d'Elsa et du soldat américain de passage. Tout jeune, il est élevé tantôt par sa mère qui a adopté les coutumes des Blancs (vêtements bleus pour les bébés mâles, bain quotidien, environnement propre) et tantôt par ses grands-parents qui ont une attitude plutôt 'laisser-faire' envers les enfants; de ce fait, l'identité de Jimmy est fragile. De plus, gâté d'un côté par Elsa, qui est pleine d'indulgence pour son fils, et de l'autre par ses grands-parents, il devient capricieux et exigeant. À vrai dire, Elsa lui cède en tout, que ce soit de le porter sur sa nuque ou de lui offrir l'attirail de cowboy exposé dans la vitrine du magasin de la Baie d'Hudson.

JIMMY

Pour Jimmy, c'est au vieux Fort-Chimo, où Ian lui apprend les mœurs de ses ancêtres, que s'affirme son sentiment d'appartenance à la culture autochtone. Il est fier de porter un

costume en peau de caribou et des bottes confectionnés par sa mère; avec Ian, il va à la pêche et il apprend à conduire le traîneau de chiens à la mode esquimaude. Il adopte les vieilles valeurs d'autosuffisance qui ont permis aux Inuits de vivre en harmonie avec la nature depuis des siècles. C'est un régime qui profite à Jimmy physiquement et moralement car, selon sa mère, il a bien meilleur caractère (Roy, 1995, p.171).

Cependant, installé après sa maladie au village des Blancs, Jimmy oublie le mode de vie d'Ian. Il va à l'école avec les enfants blancs et, comme eux, il aime le *coke* et la gomme à mâcher; il joue au baseball en été et au hockey en hiver; Elsa lui achète même une bicyclette pour qu'il puisse accompagner ses camarades. Mais quoiqu'elle fasse, Jimmy devient encore plus difficile, au point de se mettre souvent en colère avec sa mère. Sa conduite d'enfant gâté trahit en plus un conflit identitaire: il s'absente de l'école après le départ de ses amis blancs parce que «[c]e n'était qu'une école pour Esquimaux» (Roy, 1995, p. 212). Bref, en plus d'avoir adopté les mœurs des Blancs, il a pris leur attitude de colonisateur envers les Inuits colonisés, leur air de supériorité envers des êtres inférieurs. Grand et mince, les cheveux dorés et les yeux bleus, c'est aux Blancs qu'il ressemble, à leur culture qu'il s'assimile, sans pour autant cesser de poser à Elsa et au vieux Thaddeus des questions sur son identité. Qui était son père? D'où venait-il ? Ayant appris de sa mère que son père était un soldat du Mississippi, Jimmy veut gagner les États-Unis; après une première fugue à quinze ans, il fuit son lieu natal un an plus tard. Après des années, survolant le village dans un avion de reconnaissance de l'Armée américaine, il parle à la communauté par radio d'une voix avec un fort accent américain; et Jimmy, qui selon les anciens (Ian, p. 169; Inès, p.174) vient d'une culture qui n'avait jamais fait la guerre, leur proclame qu'il avait fait la guerre du Vietnam.

IAN

Qu'en est-il du vieil Inuit, Ian - retardataire? Reclus vivant quasiment seul au vieux Fort-Chimo de l'autre côté de la Koksoak? Ce fier gardien des traditions ancestrales tient à sa liberté; il vit en harmonie avec la nature, subsistant des activités traditionnelles de chasse, de pêche et de cueillette. Pour les quelques autres provisions dont il a besoin, il vend au nouveau Fort-Chimo les peaux qu'il a apprêtées. Il sait survivre dans

l'environnement hostile de l'Arctique. Il voyage à travers la toundra, chaussé de raquettes, derrière son traîneau de chiens; il construit avec une rapidité étonnante l'igloo qui abrite Elsa et Jimmy de la tempête. Bref, il est plein de la sagesse qui résulte d'une longue expérience du Grand Nord.

C'est Ian qui remet en question la supériorité des valeurs de la civilisation blanche. Il méprise les Inuits qui se sont établis sur l'autre rive, à Fort-Chimo, comme le père d'Elsa, pour se rapprocher des Blancs: «Archibald, c'est un esclave qui vit en captivité», dit-il avec dédain (Roy, 1995, p. 161). Pour sa part, Ian est conscient de la fragilité de sa communauté et il craint le contact avec le monde moderne. Certes, depuis que les États-Unis avaient découvert pendant la Deuxième Guerre mondiale l'importance stratégique du territoire pour leurs convois vers l'U.R.S.S., l'isolement ne suffit plus à protéger les Inuits des influences venues de l'extérieur. Ian avait cru qu'ils n'avaient pas connu la guerre parce qu'ils étaient «trop pauvres et loin des routes d'invasion» (Roy, 1995, p. 169), mais il est désabusé par le prêtre du village, qui lui apprend qu'avec la nouvelle guerre, contre le Corée, les routes d'invasion passent maintenant par le pôle Nord... «À présent [les Blancs] passent avec leurs bombes, par-dessus ou par-dessous» (Roy, 1995, p. 169-170), raconte-t-il amèrement à Elsa. Ayant aussi appris du prêtre que l'Arctique renferme des «trésors», il envisage avec appréhension l'exploitation des riches ressources de l'Arctique et les conséquences pour le Grand Nord des peuples indigènes :

Il paraît que nous ne sommes pas du tout pauvres, dit-il à Elsa. Nos mers glacées, notre sous-sol gelé renferment des trésors, dit notre pasteur, et ça ne sera pas long avant qu'on voie arriver des étrangers pour creuser, fouiller, tout mettre sens dessus dessous... Ah! Pauvres nous, finit-il en une sorte de souhait, que Dieu nous garde des trésors! (Roy, 1995, p. 170)

C'est Ian qui rapporte la nouvelle que Winnie, la mère d'Elsa, souffre d'une «curieuse maladie» et qu'elle doit se faire faire des piqûres deux fois par semaine «par le gouvernement» (Roy, 1995, p. 168) manifestement Winnie souffre du diabète. «Toutes sortes de maladies se déclarent aujourd'hui chez les Esquimaux – il y en avait certes par le passé, mais on ne le

savait pas» écrit l'auteure dans son *Voyage en Ungava* (Roy, 2000, p. 122).

Ian n'est pas pour autant un personnage unidimensionnel. Intelligent, il comprend la valeur des livres, il s'entretient avec le Pasteur, et il s'interroge sur son monde. Et malgré tout, sa confiance dans le mode de vie traditionnel est ébranlée quand il voit que Jimmy, qui risquait de mourir d'une forte fièvre, est guéri par quelques piqûres de pénicilline dans son bras. Cela lui remet en mémoire sa première femme, morte dans la vingtaine, et les autres membres de la famille qu'il n'avait pas réussi à sauver.: «Là où ils avaient toujours échoué, les gens du pays, en dépit de leur patience, en dépit de leurs prières, en dépit de leur tendresse, voici que les Blancs réussissaient comme en se jouant... De la pénicilline, c'était ce qu' 'ils' avaient maintenant, en plus du reste, pour attraper les hommes libres» (Roy, 1995, p. 190).

ÉLÉMENTS LITTÉRAIRES ET SYMBOLIQUES

Pour Ian, la fuite vers l'île de Baffin permet de retrouver la terre traditionnelle des Inuits, «le vrai pays des Esquimaux», comme il l'appelle (p. 181). Mais pour ceux qui n'y sont pas habitués, le monde naturel des Inuits est à craindre, que ce soit le jour perpétuel du court été où les insectes sont un fléau, ou les nuits sombres de l'interminable hiver glacial. Roy se rappelle ces rudes paysages du Grand Nord lorsqu'elle visite en 1967 le pavillon de *l'Homme et les Régions polaires* dans le cadre de l'Exposition universelle de Montréal:

Les régions polaires, sait-on assez ce que c'est? Le froid extrême, les régions hostiles, voire cruelles envers toute vie, le blizzard déchaîné, l'horreur d'une nuit de six mois, le sol où rien ne pousse que des fleurs parfois d'une exquise beauté pour une existence d'une heure; toutes conditions à proprement parler inhumaines... (Roy, 1996, p. 239)

Dans *La rivière sans repos*, le paysage n'a plus la fonction mimétique d'un reportage. Loin d'être recréée telle quelle, la spécificité géographique éclate pour devenir un espace littéraire marqué par des repères symboliques. Mis en rapport avec les personnages, cet espace naturel semble au début être un l'espace de prédilection d'Ian, le refuge d'Elsa qui fuit les autorités, la terre promise du petit Jimmy passionné de la vie d'autrefois.

En revanche, lorsqu'il faut ramener Jimmy à Fort-Chimo, la tempête de neige sévit dans la région; Jimmy est aveuglé par ses larmes gelées (p. 185) et ils sont «cruellement fouettés par le vent» (p. 186). À ce champ lexical ennemi s'ajoutent d'autres éléments du mauvais temps: *rafales de neige, embruns glacés, neige sans cesse agitée et tournoyante, vent furieux, houles de neige...* avant qu'ils n'entrevoient les premières lumières du village qui signalent l'aide médicale pour Jimmy. Ce voyage dans le Grand Nord montre clairement que, pour Roy, l'instance descriptive n'est pas un simple décor. Au cœur de ce jeu d'oppositions entre l'hostilité de l'espace de la toundra et le village de Fort-Chimo avec son hôpital accueillant se situe le conflit entre l'ancien mode de vie et le moderne, le conflit identitaire d'Elsa et de Jimmy.

S'il y a un élément de l'espace qui domine la trame narrative, c'est bien la rivière. Le destin tragique d'Elsa est inscrit dans le titre du roman, et il se lit aussi aux moments décisifs de sa vie. Au niveau de la diégèse, la Koksoak qui coule sans cesse entre ses deux bords est donc associée au cours de sa vie. C'est au bord de la «bruisante Koksoak» qu'elle est surprise par le soldat américain; c'est là aussi que le pasteur lui apprend le danger d'élever son fils comme s'il était un enfant blanc; et c'est sur l'autre rive, au vieux Fort-Chimo, que sa tentative de vivre la vie de ses ancêtres est brutalement interrompue par les représentants de la loi. Il est significatif que dans la Partie III, au village des Blancs, quand Elsa veut s'assimiler de plus en plus au style de vie occidental, «elle ne trouva pas un seul instant pour aller écouter la Koksoak.» (p. 202). En revanche, elle s'y rend quand elle comprend que son fils a honte d'elle (p. 212). La rivière avec son «but sans cesse se dérochant» représente le cours de la vie d'Elsa et sa quête d'identité jamais résolue.

Cependant, la Koksoak est une stratégie symbolique à résonances multiples. D'un point de vue esthétique, depuis l'épisode d'Elsa et le G.I. qui déclenche le fil narratif et jusqu'à la dernière image de cette femme désintégrée, errant seule au bord de la Koksoak, son parcours identitaire est doublé par l'image structurante de cette rivière. Avec le vieux Fort-Chimo sur une rive et le nouveau village de Fort-Chimo sur l'autre, les deux bords de la Koksoak représentent l'ancien et le moderne. Cependant, à cette opposition spatiale entre les deux bords s'ajoute l'espace divisé de Fort-Chimo lui-même, composé du

village des Blancs et du village des Inuits. Ainsi l'instabilité de son identité est-elle manifeste non seulement par ses actions mais aussi spatialement par ses continuels déplacements, que ce soit le long de la rivière entre la petite maison de ses parents et celle plus grande de Madame Beaulieu, ou à travers la rivière chez Ian. Tantôt attirée par le progrès et le matérialisme du monde moderne, tantôt fuyant le moderne pour se réfugier dans la simplicité de l'ancien, Elsa ressemble à la Koksoak «sans repos».

CONCLUSION

Certes, les conflits identitaires d'Elsa et de Jimmy confèrent à leurs destinées individuelles une valeur exemplaire et universelle. «Thaddeus, d'où est-ce que je viens? Pourquoi suis-je ici? demande Jimmy angoissé à son grand-père» (p. 211). Mais il importe aussi de souligner la spécificité actuelle des conflits provoqués par le choc des cultures qui se produit lorsque les Autochtones sont amenés à vivre en contact avec les Blancs, et que leur vie traditionnelle se heurte à la société moderne. L'angoisse constante d'Elsa et la fuite de Jimmy: n'est-ce pas la triste situation de tant d'Autochtones canadiens du XXI^e siècle en quête de leur identité? Le choc des cultures est particulièrement difficile et insécurisant pour les enfants, provoquant un conflit identitaire et entraînant souvent une rupture entre l'enfant et ses parents, comme dans le cas de Jimmy.

En outre, à travers ses descriptions de la situation socio-historique entourant les Inuits et leurs conditions de vie, Roy révèle les rapports de pouvoir entre Blancs et Autochtones, dévoilant par là même l'indéniable histoire du colonialisme au Canada. Son discours voilé mais insistant fait une critique implicite de l'idéologie qui prévalait à l'époque et dont les structures politiques et sociales nuisaient aux Inuits. Cette technique discursive est apparentée à celle que Roy emploie dans ses écrits pour ouvrir une fenêtre sur la condition sociale de la femme. Ainsi, dans *Ces enfants de ma vie*, Roy montre entre les lignes la situation socio-économique de la mère de Clair ou de Nikolaiï, toutes deux écrasées par la pauvreté et le statut social marginal de la femme immigrante ou Métisse: «Les Esquimaux de *La rivière sans repos* subissent tous l'influence, parfois bénéfique, souvent néfaste, de la société envahissante et

matérialiste des Blancs...» (Dansereau, 1995, p. 122). Quarante-cinq ans après la publication de *La Rivière sans repos*, au moment où le rapport de la Commission de vérité et réconciliation expose les torts de la colonisation des indigènes et les séquelles néfastes de la politique de l'assimilation forcée, la thématique de Roy – aussi atténuée que soit sa critique – nous semble étonnamment moderne.

Si le choc des cultures oppose aux valeurs traditionnelles celles du progrès d'ordre scientifique et technologique, la dichotomie idéologique de Roy est quand même nuancée. Citons le cas d'Ian, qui incarne la fidélité aux traditions ancestrales et qui ne se trompe pas en déclarant que le sucre avait rendu Winnie malade. Il est bien connu à l'époque actuelle que certains aliments autrefois inconnus des Inuits - et notamment le sucre - sont nocifs pour leur santé et ils sont responsables du diabète qui sévit de nos jours dans le milieu indigène. Il n'empêche qu'Ian est amené à avoir des doutes sur l'efficacité des pratiques médicinales des ancêtres quand il voit Jimmy guéri par quelques piqûres de pénicilline dans son bras. Cependant, Ian ne se trompe pas en prévoyant que les nations se disputeront le «sous-sol gelé» des vastes territoires riches en pétrole et autres ressources. Aujourd'hui, le rôle stratégique de la région arctique ne fait pas de doute. En plus de son importance pour la sécurité du Canada, c'est un réservoir de ressources naturelles, minérales, hydroélectriques et autres. Faudrait-il ajouter que la course aux trésors a maintenant commencé?

Ce que Roy n'a pu anticiper, c'est l'influence humaine sur le système climatique. Le réchauffement climatique causé par les émissions de gaz à effet de serre a de graves répercussions pour l'avenir des Inuits. Les régions polaires se réchauffent encore plus rapidement que d'autres régions. Au fur et à mesure que l'étendue de la glace de l'Arctique se rétrécit, l'habitat dont les Inuits dépendent pour la chasse et la pêche disparaît. Grâce à la fonte des glaces du passage du Nord-Ouest, un premier navire de croisière a pu emprunter ce corridor maritime en août 2016, et d'autres suivront, ayant un impact sur la langue et la culture des Inuits.

À tout autre égard, Gabrielle Roy nous semble clairvoyante. car elle a anticipé des préoccupations actuelles. «Plus que tout autre écrivain canadien du siècle dernier,

Gabrielle Roy est visionnaire, car l'idée qu'elle se faisait du pays n'était pas celle de ses contemporains mais elle correspond bien à la nôtre, celle d'aujourd'hui, un destin à ne pas manquer» écrit le regretté Alexandre Amprimoz (Socken, p. 19). En effet, le regard postcolonialiste du XXI^e siècle révèle une auteure dont les préoccupations thématiques sont plus pertinentes aujourd'hui qu'elles ne l'étaient hier. Dans ses romans, Roy met en scène les pauvres de Saint-Henri, les immigrants ukrainiens et chinois, les marginalisés inuits comme Elsa; elle leur donne une voix qui expose les préjugés et le paternalisme pour plaider en faveur de l'inclusion. De ce fait, Roy est incontestablement en avance sur son temps. Ses préoccupations sont toujours d'actualité et son écriture n'est pas d'un autre âge.

BIBLIOGRAPHIE

- AMPRIMOZ, Alexandre L. (2003) «'The Comfort of Strangers': l'observateur des bons samaritains» dans SOCKEN, Paul (dir.) *Gabrielle Roy aujourd'hui / Today*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, p. 19-30.
- CHADBOURNE, Richard (1991) «L'écologie dans l'oeuvre de Gabrielle Roy», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol.3, n° 1, p. 69-80.
- _____ (1996) «Le Saint-Laurent dans *Bonheur d'occasion*», dans FAUCHON, André (dir.) *Colloque international Gabrielle Roy*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 69-80. [Actes du colloque organisé par le Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest pour souligner le cinquantième anniversaire de *Bonheur d'occasion*, tenu au Collège universitaire de Saint-Boniface les 27, 28, 29 et 30 septembre 1995].
- CHAPMAN, Rosemary (2009) *Between Languages and Cultures: Colonial and Postcolonial Readings of Gabrielle Roy*, [imprimeur??]
- _____ (2013) «Territories of literary history: the shifting boundaries of Francophone literature in Canada», *Language and territory: literary spaces/Langues et territoire: espaces littéraires*. Human sciences monograph series, 16/Série monographique en Sciences humaines, 16. Laurentian University, Sudbury, p. 65-86.
- COMMISSION DE VÉRITÉ ET RÉCONCILIATION DU CANADA, (2015) *Rapport final de la Commission de vérité et réconciliation du Canada*, Ottawa, Bibliothèque et archives Canada, 594p.
- DANSEREAU, Estelle (1995) «Formations discursives pour l'hétérogène dans *La rivière sans repos* et *Un jardin au bout du monde*», dans

- ROMNEY, Claude et DANSEREAU, Estelle (dir.) *Portes de communication. Études discursives et stylistiques de l'oeuvre de Gabrielle Roy*, Québec, Les presses de l'Université Laval, p. 119-136.
- ESSAR, Dennis (1991) «Gabrielle Roy: Figurations spatiales d'une quête spirituelle», dans PICCIONE, Marie-Lyne, *Un pays, une voix, Gabrielle Roy*, Bordeaux, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme d'Aquitaine, p. 27-35.
- GAGNÉ, Marc (1973) *Visages de Gabrielle Roy, l'oeuvre et l'écrivain*, Montréal, Beauchemin, 327p.
- _____ (1976) «*La Rivière sans repos* de Gabrielle Roy, étude mythocritique incluant 'Voyage en Ungava' (extraits) par Gabrielle Roy», *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 46, p. 83-107, 180-199, 364-390.
- GURAL-MIGDAL, Anna et SNIPES-HOYT, Carolyn (2010) «*La Rivière sans repos* de Gabrielle Roy», *Canadian Review of Contemporary Literature/ Revue canadienne de littérature comparée*, n° 43.4, vol. 37, p. 337-352.
- HARVEY, Carol J. (1996) «Gabrielle Roy: reporter et romancière» dans FAUCHON, André (dir.) *Colloque international «Gabrielle Roy»*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 41-52. [Actes du colloque organisé par le Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest pour souligner le cinquantième anniversaire de Bonheur d'occasion, tenu au Collège universitaire de Saint-Boniface les 27, 28, 29 et 30 septembre 1995].
- RICARD, François (1996) *Gabrielle Roy. Une vie*. Montréal, Boréal, 646p.
- ROY, Gabrielle (1988) *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal, 505p.
- _____ (1988) *Ma chère petite sœur, Lettres à Bernadette 1943-1970*, éd. RICARD, François, Montréal, Boréal, 209p.
- _____ (1994) *Un jardin au bout du monde*, Montréal, Boréal, 178p.
- _____ (1995) *La rivière sans repos*, Montréal, Boréal, 248p.
- _____ (1996) *Fragiles lumières de la terre*, Montréal, Boréal, 255p.
- _____ (2000) «*Voyage en Ungava*», dans *Le pays de Bonheur d'occasion*, RICARD, François, MARCOTTE, Sophie et EVERETT, Jane (dir.) *Les cahiers Gabrielle Roy*, Montréal, Boréal, p.101-128.
- SAINT-MARTIN, Lori (1998) *Lectures contemporaines de Gabrielle Roy*, Montréal, Boréal, 192p.

SIROIS, Antoine (1996) «Le Grand Nord chez Gabrielle Roy et Yves Thériault» dans FAUCHON, André (dir.) *Colloque international «Gabrielle Roy»*, Saint-Boniface, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 605-616.